



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

124-125 | 2011

Les rapports de sexe sont-ils solubles dans le genre ?

L'un et l'autre sexe : une ethnologue au Maroc

Male and Female: Reflections on Fieldwork in Morocco

Béatrice Lecestre-Rollier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5308>

DOI : 10.4000/jda.5308

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2011

Pagination : 137-158

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Béatrice Lecestre-Rollier, « L'un et l'autre sexe : une ethnologue au Maroc », *Journal des anthropologues* [En ligne], 124-125 | 2011, mis en ligne le 01 mai 2013, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5308> ; DOI : 10.4000/jda.5308

L'UN ET L'AUTRE SEXE : UNE ETHNOLOGUE AU MAROC¹

Béatrice LECESTRE-ROLLIER*

Je souhaite dans cet article mettre l'accent sur une idée qui, me semble-t-il, est insuffisamment discutée dans le débat consacré au sexe de l'enquêteur et aux rapports de genre. Cette idée est la suivante : quel que soit son sexe, l'anthropologue peut jouer, pour avoir accès à l'information, non pas tant de son statut masculin ou féminin, que des attributs locaux de la masculinité et de la féminité. Car comme en témoigne la littérature anthropologique, c'est l'ensemble des relations sociales, l'ensemble de l'univers qui est façonné par le genre. Un espace peut être connoté masculin ou féminin indépendamment des hommes ou des femmes qui l'occupent à un moment ou à un autre. Une relation, quel que soit le sexe des individus, peut être analysée en termes de genre. En outre, l'opposition et la complémentarité entre les sexes vont au-delà de leur statut respectif (féminin/masculin) et n'empêchent pas leurs attributs propres de se croiser et recroiser sans cesse. Ce qui qualifie

¹ Clin d'œil à deux ouvrages : *L'un et l'autre sexe*, de Mead, *Un ethnologue au Maroc*, de Rabinow. Le premier s'intéresse à la question de la différence des sexes, le second relate l'expérience de terrain de l'auteur au Maroc.

* Université Paris-Descartes, INED, IRD
13 avenue Jean Aicard, 75011 Paris
Courriel : beatrice.lecestre-rollier@parisdescartes.fr

l'un peut, dans un temps et un lieu donnés, être attribué à l'autre. Autrement dit, l'essentiel n'est pas tant le sexe de l'enquêteur que le point de vue, décentré, qu'il peut avoir en jouant sur différents registres relatifs aux définitions et attributs locaux des genres.

Je propose de revisiter mon parcours d'anthropologue à la lumière de cet éclairage. Il s'agit d'analyser, rétrospectivement, ma propre expérience de terrain, au Maroc, dans les vallées du Haut Atlas central (chez les Aït Bou-Guemez, Aït Bou Oulli et Aït Abbas plus particulièrement), soit en milieu rural, montagnard, amazighophone ou berbérophone. Je suivrai pour ce faire la chronologie de mes enquêtes de terrain. Mon propos n'est donc pas tant centré sur les rapports hommes/femmes que sur mon propre rapport au terrain.

Mes premiers travaux, dans le cadre de mon doctorat, ont porté sur le foncier, plus particulièrement sur la gestion des espaces collectifs et sur les conflits autour du partage et de la distribution de l'eau pour irriguer les terres, autour de l'usage et de l'appropriation des espaces forestiers et pastoraux. Soit autour de problématiques relevant, dans cette société, de la compétence et du domaine exclusif des hommes, non des femmes. Mes recherches se sont ensuite orientées vers le recueil et l'analyse de biographies ou trajectoires familiales. Qu'est-ce que le fait d'être femme m'a permis – ou pas permis – de faire, d'entendre, de voir, de comprendre ?

Sexe féminin, genre masculin ?

Au début des années 1980 quand, jeune doctorante, j'ai commencé mes recherches, les problématiques relatives au genre étaient tout juste émergentes en France et, je dois l'avouer, la question de la production sexuée du savoir, notamment du biais androcentré dominant dans le recueil et l'analyse des faits, m'a à peine effleurée. Certes, j'étais une femme, jeune, plongée dans une société où la division sexuelle – du travail, des espaces, des rôles – était très nettement marquée. Cela, je ne pouvais pas ne pas le voir, le ressentir, m'y heurter. J'avouerai même que c'est aujourd'hui une des réalités sociales qui me pèse le plus quand je suis au Maroc, venant d'une société où la mixité est devenue – ou est en train de

devenir – la norme. Néanmoins, lors de ces premières phases du travail de terrain, j'étais bien trop « perdue » et bien trop préoccupée par mon « intégration » pour me poser ce genre de questions ! À vrai dire, toutes les pistes de recherche étaient bonnes à explorer ; j'étais en position de « demandeuse », donc réceptive à toute « ouverture », d'où qu'elle vienne...

Je dois préciser ici comment s'est passée ma rencontre avec ces vallées et leurs habitants, comment j'ai été amenée à choisir ce terrain comme cadre de mes recherches, comment j'ai été d'emblée perçue, avec quel statut. Ce détour permettra de comprendre, en partie, comment et pourquoi mes premières enquêtes se sont orientées vers des thématiques qui relèvent, dans cette société, du masculin.

Mon premier contact avec la chaîne de montagne du Haut Atlas s'est fait en tant que « montagnarde », adepte de la randonnée (ou trekking) de haute montagne. J'avais alors 20 ans et, avec trois ami-e-s, nous entreprîmes un été, durant deux mois, la traversée intégrale de ce massif montagneux, depuis Midelt, à l'est, jusqu'aux confins d'Agadir, à l'ouest. Cette aventure fut le début de rencontres et d'amitiés, au fil de notre périple et de nos étapes, notamment avec de jeunes instituteurs parlant français, qui nous accueillirent dans leur belle-famille. Nous les accueillîmes à notre tour à Paris l'été suivant et, de fil en aiguille, s'établirent des liens profonds et durables.

C'est auprès d'eux – vivant en plaine mais passant leurs vacances d'été dans les vallées dont ils étaient originaires –, de leurs familles, de leurs amis, que je commençais tout naturellement mes investigations sur le terrain, d'abord dans le cadre de mon DEA, puis de ma thèse.

D'emblée, j'ai été identifiée comme la femme de P., mon compagnon de l'époque, présent avec moi sur le terrain lors de mes premiers séjours, devenu par la suite mon mari et père de nos enfants. Je n'étais donc ni célibataire ni mère, mais « mariée », jeune « mariée » puisque je n'avais pas encore d'enfants. En même temps, j'étais « celle qui va à pied » (en amazighe), sac au dos, sans craindre ni l'effort de la marche ni les « dangers » de la haute

montagne. Les femmes que je croisais sur le chemin, en allant de village en village, de vallée en vallée, se plaisaient à me questionner (d'où viens-tu ? où vas-tu ? tout ce chemin à pied ? rien qu'à pied ?) et à me faire énumérer les lieux (les villages, cols, plateaux, vallées, sources...) par lesquels j'étais passée ou que je m'apprêtais à franchir. Elles étaient à la fois moqueuses – aller à pied est signe de pauvreté – et encourageantes, voire admiratives.

Les femmes, d'une manière générale, sont beaucoup moins mobiles que les hommes. Elles n'ont que peu d'occasions de sortir du cadre villageois, encore moins de se rendre en ville. Elles vont rarement seules rendre visite à des parents habitant ne serait-ce que le village voisin. Aller à l'école, pour les filles, était impossible tant les écoles étaient rares, donc éloignées de la plupart des villages, de fait pratiquement jusqu'au début du XXI^e siècle. C'est d'ailleurs encore le cas au niveau du collège, *a fortiori* du lycée (aucun n'est situé dans les hautes vallées), même si les choses changent progressivement².

Ce sont les hommes qui se déplacent au loin, qui circulent de marché en marché, qui parcourent la montagne en tant que bergers (et naguère commerçants), qui se rendent au chef-lieu local ou en ville, qui entretiennent le réseau des relations familiales, commerciales et des alliances. Et ceci était encore plus vrai lors de mes premiers séjours sur le terrain, au début des années 1980. Les vallées de haute montagne n'étaient pas encore reliées par des routes, mais par des pistes accessibles aux camions et 4x4 seulement, fréquemment coupées lors des intempéries ou bien l'hiver par la neige. L'administration et les services de l'État étaient éloignés. Et dans l'imaginaire même, à la haute montagne étaient associés maints dangers. Le temps où l'insécurité régnait sur les hauteurs

² Les collèges sont encore très rares dans les zones de montagne. Le premier directeur de celui de Tabant, dans la vallée des Aït Bou Guemez, a dû convaincre une à une chacune des familles des filles susceptibles d'intégrer le collège à l'issue de leur scolarité primaire. C'est en tant qu'homme d'honneur, respectable, originaire d'une famille connue de la vallée et se portant garant de l'honneur des fillettes qu'il a réussi à convaincre – une partie seulement – des familles.

était encore bien présent dans les mémoires : vols, actes de brigandage, assassinats émaillaient le récit des anciens. On ne laissait pas les voyageurs dormir dans la montagne sans protection – nous en avons nous-mêmes fait l'expérience lors de notre traversée. On veillait pour eux sur leurs affaires personnelles et on n'oubliait jamais de leur rappeler les dangers encourus ni les recommandations de prudence...

Autrement dit, en tant que « celle qui va à pied », seule parfois, qui n'hésite pas à emprunter les chemins d'altitude, à franchir les cols, qui connaît les vallées voisines et celles beaucoup plus lointaines, les toponymes et lieux, qui ne craint pas la distance, les efforts et brave le froid et les dangers de la haute montagne, j'étais beaucoup plus proche d'un statut masculin que féminin, j'étais virilisée en quelque sorte.

Sur le coup, je ne me suis pas rendue compte de l'importance de ce classement ou de ce statut que l'on me prêtait. Quelques indices, que j'interprète rétrospectivement comme éléments déclencheurs de mon enquête, m'ont bien paru significatifs, certes, mais pas tant de mon statut plus masculin que féminin, que de l'importance de la référence à l'écriture et aux écrits. Je m'aperçus notamment que dès que je dépliais une carte de la région, en général lorsque mes interlocuteurs me demandaient de préciser un itinéraire, aussitôt l'attention de tous était captée et, les yeux braqués sur la carte, ils me demandaient de leur préciser où passaient les frontières entre *douars*³, quelles étaient les limites de la forêt ou bien les délimitations précises de tel ou tel parcours pastoral.

Il faut souligner que les cartes étaient rares à l'époque et très difficiles à se procurer. En raison du conflit frontalier au sujet du Sahara occidental, ex-espagnol, qui était alors à son paroxysme, le gouvernement bloquait la diffusion de toute carte du pays matérialisant la frontière contestée. Et il n'était guère plus facile de

³ Le sens usuel du terme renvoie à un hameau ou village ; le sens administratif désigne le regroupement de plusieurs hameaux ou villages placés sous le contrôle d'un représentant local (*lmqdm*) du ministère de l'Intérieur.

se procurer des cartes marocaines portant sur des régions pourtant fort éloignées des lieux de ce conflit.

C'est ainsi que je compris, d'une part, le poids de l'écrit, l'importance quasi magique accordée à tout document un tant soit peu officiel⁴ et, d'autre part, l'ampleur des conflits fonciers liés à l'appropriation et l'usage des espaces, en particulier boisés et pastoraux (Lecestre-Rollier, 1986). La carte, dans ce contexte, revêtait une signification forte : posséder une ou plusieurs cartes, manipuler une carte, lire une carte, était d'emblée perçu comme le signe des dominants, de ceux qui, parce qu'ils savent, peuvent s'approprier des territoires, contester des limites territoriales, s'opposer aux délimitations des massifs forestiers menées par les représentants de l'Office national des forêts (ONF). C'était un enjeu très conflictuel à l'époque, les montagnards refusant la domanialisation de la forêt et luttant entre eux pour s'approprier les massifs.

Je commençais donc à recueillir des informations à ce propos, à participer à des réunions et discussions entre hommes – auxquelles je ne comprenais pas grand chose encore – mais qui se sont avérées des occasions d'observation très riches d'enseignements. Je m'étonnais que certains notables m'invitent à les accompagner chez tel représentant de la commune rurale ou bien de l'assemblée villageoise, voire insistent pour que je sois à leurs côtés sur le terrain, alors que le caïd⁵ tentait de résoudre un conflit frontalier. J'étais sans doute, à mon insu, instrumentalisée dans des jeux de pouvoir. Cependant, c'est par ce biais que je me suis intéressée à toutes ces questions de droits territoriaux et aux conflits qui, dans ces années, portaient plus spécifiquement sur

⁴ Sur cette question, cf. Kilani (1992) qui a montré les mêmes jeux autour de l'écrit dans les oasis du Sud tunisien.

⁵ Dans le langage de l'administration marocaine, le caïd est un fonctionnaire placé à la tête de la commune rurale qu'il administre, représentant du ministère de l'Intérieur, sous la tutelle du gouverneur provincial, lui-même représentant du roi et de l'État.

l'exploitation forestière et pastorale des zones d'altitude⁶. Or, toutes ces questions sont d'ordre public ; elles concernent la collectivité et relèvent du politique, soit des assemblées villageoises. Elles sont donc du ressort exclusif des hommes, non des femmes.

L'accès à l'espace féminin ne garantit pas l'accès à la parole féminine

Ce que je voudrais souligner, à travers cet exemple, c'est d'abord le fait qu'être femme, ici, n'équivaut pas à être femme, là-bas. C'est une évidence, certes, mais que l'on a tendance à négliger. Bien qu'étant considérée comme « mariée » et comme la femme de P., donc étant parfaitement catégorisable du point de vue local en tant que femme, sous la protection d'un homme, ce qui ne déroge pas à la bienséance – une jeune femme célibataire voyageant seule serait déjà en soi l'objet de soupçon –, j'ai pourtant été bien davantage associée au masculin qu'au féminin : en tant que lettrée manipulant le stylo et le calepin, de surcroît équipée de cartes de la région, ayant une bonne connaissance de la topographie et de la toponymie locales, se déplaçant sans cesse ; en tant que française, représentante de l'ex-puissance coloniale ; en tant que blanche. Toutes caractéristiques me situant d'emblée et sans ambiguïté dans la catégorie des dominants.

Ce sont les hommes qui, localement, se déplacent comme on l'a vu ; ce sont eux qui, du fait précisément de leurs déplacements en milieu urbain et parce qu'ils ont été dans l'ensemble davantage scolarisés, maîtrisent l'arabe dialectal, plus rarement l'arabe classique et le français⁷. Ce sont donc eux les premiers à converser

⁶ Aujourd'hui, la pression sur la forêt et les parcours est bien moindre, en raison de l'évolution du mode de vie, tandis qu'elle croît sur le terroir irrigué comme en témoigne l'accroissement des tensions au sujet du partage de l'eau (Lecestre-Rollier, 2006 & 2009).

⁷ L'amazighe (c'est-à-dire le berbère selon la terminologie officielle en vigueur au Maroc) est plutôt connoté féminin, en tant que langue maternelle, d'une part, c'est-à-dire langue de l'affectivité, de l'intimité, de l'enfance, liée à l'identité originelle, et, d'autre part, en tant que langue parlée par les femmes qui, bien moins que les hommes, ont accès à l'arabe

avec les étrangers et à être à même de guider l'ethnologue, homme ou femme. En outre, ce sont les hommes qui ont rang de chef de famille et qui, en tant que tels, accueillent sous leur toit les étrangers, les visiteurs, les voisins...

Être femme ne m'a donc pas naturellement, spontanément, orientée vers le monde des femmes, comme s'il existait une sorte de collusion évidente, instinctive, entre femmes. Bien au contraire ! J'ai été rapidement, dès le début de mes recherches sur le terrain, prise en charge par les hommes, informée par les hommes, invitée à les suivre dans leurs mouvements. Il me semble même que, très vite, les femmes elles-mêmes me renvoyèrent vers les hommes et le monde masculin.

Je me suis tout de suite heurtée à cette difficulté à faire parler les femmes sur des sujets qui n'ont pas trait à leur domaine de compétence reconnu, soit essentiellement – j'y reviendrai – tout ce qui relève du savoir généalogique d'ordre privé (naissances, enfants, mariages, décès...). Enquêter auprès des femmes à propos des terres collectives de parcours, de la gestion de l'eau ou bien des conflits liés à l'usage de la forêt n'a jamais abouti car, immanquablement, celles-ci me renvoyaient aux hommes pour toutes ces questions. Pire, classée comme plus en rapport avec l'univers masculin que féminin – ses symboles, ses codes, ses préoccupations, etc. –, j'ai eu bien du mal par la suite à recueillir la parole des femmes. Immédiatement, elles m'orientaient vers les hommes : « Vas-y, tu peux monter, les hommes sont en haut » ; « allez, va travailler avec Youssef » ; « laisse ça, je vais finir, va

(même dialectal) et au français, langues qui renvoient, elles, au monde extérieur, monde public, monde masculin. Cependant les langues et surtout les représentations – tant subjectives que collectives – des langues sont en réalité beaucoup plus complexes comme en témoignent les écrits des auteurs maghrébins. Le terme même « amazighe » en atteste : masculinisé selon les règles du berbère (le *a* initial est signe du masculin), alors que dans les parlers locaux il est féminisé (on dit tamazight, soit « la berbère » et non « le » berbère, le *t* étant le signe du féminin), mais féminisée selon les règles du français par le *e* final. Il y aurait sans doute beaucoup à en dire...

chercher ton carnet pour poser tes questions à Saïd » (extraits de mes notes de terrain).

Être femme ne m'a pas permis d'avoir accès à la parole des femmes, précisément parce que cette parole n'a ni le même poids, ni la même valeur ou le même sens ici et là-bas. La parole des femmes est dans l'ensemble plus contrainte que celle des hommes : elles ne s'expriment guère en public et, en privé, elles doivent respecter, *a fortiori* devant une étrangère, les hommes de la famille (père, oncles, époux, beaux-frères, frères, cousins...). Elles évitent de s'exposer à la honte d'exprimer une opinion devant eux, témoignant ainsi de leur respect – d'elles-mêmes autant que des autres. Car comme l'a très subtilement mis en évidence Lila Abu-Lughod (2008) dans ses analyses d'une communauté bédouine d'Égypte, c'est en s'exposant le moins possible que les femmes préservent leur pudeur et, ce faisant, l'honneur du groupe agnatique ; c'est en se déroband, en marquant de la distance, de l'évitement, qu'elles deviennent respectables, précisément parce qu'en s'effaçant devant toute personne de statut supérieur, elles évitent de révéler leur propre vulnérabilité. La déférence est la manière honorable d'être dépendant et elle n'est pas tant interprétée en termes de soumission qu'en termes de contrôle de soi.

Il me semble que les femmes elles-mêmes sont très conscientes de tous ces décalages. C'est bien parce qu'elles me situaient du côté des hommes qu'elles me poussaient sans cesse vers eux, au point que j'avais parfois du mal à demeurer auprès d'elles et que j'éprouve encore des difficultés à recueillir leur parole. Combien de fois me suis-je entendue reprocher, par exemple, de ne pas aller au marché : « Comment ! Tu ne vas pas au souk aujourd'hui ! Mais tu dois aller au souk ! » ; ou bien de préférer rester avec elles : « Ah non, tu ne vas pas aller à la rivière laver tes affaires, laisse nous tes affaires, on les lavera, va plutôt discuter avec les hommes. » Il y avait toujours dans leurs reproches une pointe d'ironie, voire de raillerie, sous-entendant que je n'étais pas à la bonne place, dans les deux sens du terme : femme faisant

l'homme (jouant à l'homme ?) et *tarumit*⁸ parmi les femmes du bled. Mais il y avait aussi la conviction que je devais jouer mon rôle jusqu'au bout, que je ne devais pas faiblir, que je devais en assumer les responsabilités. Le souk ou marché est un espace public masculin et « faire le souk » une activité masculine, réservée en général au chef de foyer. Il est très mal vu que les femmes s'y rendent seules et il est rare qu'une femme y accompagne un homme de la famille car elle y apparaîtrait déplacée. Or, non seulement je m'y rendais en compagnie des hommes, mais il m'arrivait également de « faire le souk » seule et de contribuer à l'approvisionnement de la maison, assumant ainsi, plus encore qu'une tâche masculine, une responsabilité qui est l'apanage des chefs de famille, des aînés, soit d'hommes respectables ou honorables, dans la dépendance desquels les cadets, les jeunes et les femmes se trouvent.

Il y avait également la volonté de la part des femmes – du moins l'ai-je ressentie ainsi – de me voir échapper à ce qui fait la trame de leur existence quotidienne. Certaines femmes ont manifesté la nette conscience du fait que, bien que femmes, nous n'appartenions pas au même monde. Leurs remarques à propos du fait que je n'ai que deux enfants quand elles-mêmes enchaînent trop souvent les maternités (« donne-nous la clé du ventre » disaient-elles), à propos de leurs corps fatigués quant le mien leur paraissait encore jeune, en disent long...

Aucune barrière en revanche ne m'a jamais empêchée de participer aux activités féminines, d'observer les rituels féminins, de partager l'intimité des foyers. Ce privilège de pouvoir accéder à l'ensemble des espaces, masculins comme féminins, publics comme privés, je le dois incontestablement à mon sexe féminin. Je peux aussi bien m'asseoir parmi les femmes et discuter avec elles autour du foyer, dans la cuisine, qu'aller au marché en compagnie des hommes. Je peux, lors d'un rituel de mariage, passer d'un espace à l'autre, par exemple assister au bain de la mariée au hammam, puis

⁸ *Tarumit* : chrétienne, Française, Européenne, ... Terme désignant toute personne supposée *a priori* étrangère, qualifiée d'emblée de non musulmane.

à l'imposition du henné sur ses mains et ses pieds, dans une chambre réservée aux femmes, au milieu de leurs chants et youyous joyeux, puis me mêler aux jeunes musiciens ou bien – plus austère – discuter prix des denrées et coût de la vie avec les notables.

La réciprocité n'est pas vraie : un chercheur homme, dans un univers social sexuellement ségrégué, n'a pas ainsi accès au monde des femmes. Car si je peux jouer des caractères locaux de la virilité et être identifiée au genre masculin, en revanche mon sexe féminin me procure l'avantage de ne pas apparaître menaçante vis-à-vis des femmes, ce qui m'autorise une grande liberté de mouvement. Alors qu'un chercheur homme, s'il peut sans doute jouer des attributs locaux de la féminité, ne peut en revanche pénétrer les lieux féminins en raison de son sexe dominant, donc menaçant.

Un seul espace masculin m'est resté fermé, celui de la mosquée⁹, que je n'ai pas essayé de franchir, en tant que non musulmane, et donc par voie de conséquence celui des assemblées villageoises réunissant ordinairement l'ensemble des chefs de foyers après la prière collective du vendredi, jour saint de l'islam. J'ai pu cependant assister à quelques assemblées, moins formelles sans doute, en dehors de la mosquée, chez l'un ou l'autre des notables villageois.

Un rôle de confidente auprès des hommes

Après ma thèse, mes recherches se sont orientées, entre autres, vers le recueil et l'analyse de biographies et trajectoires familiales. Le parti pris que j'avais adopté, dès le départ, de partager lors de mes séjours sur le terrain l'intimité des familles, s'est révélé à cet égard très précieux. Certes, au début des années 1980, lors de mes

⁹ Traditionnellement, les mosquées sont de simples salles de prière que rien ne distingue des maisons alentours et ce sont des lieux exclusivement masculins. Aujourd'hui, les villages rivalisent pour l'édification de véritables mosquées, identifiables grâce à leur minaret, à l'instar de ce qui se fait en milieu urbain, et où les femmes peuvent en principe se rendre car un espace leur est réservé.

premiers séjours, que je finançais moi-même, je n'avais guère les moyens de faire autrement. Louer une maison, voire seulement une partie de maison, était à l'époque difficile et nécessitait toute une organisation matérielle que je ne pouvais me permettre¹⁰. Aussi je pris l'habitude de vivre chez les gens, déroulant mon sac de couchage chaque soir, ici ou là, changeant régulièrement de foyer.

Au fil du temps, les liens sont devenus forts avec quatre foyers principalement, entre lesquels j'alternais les allées et venues de façon à ne pas trop peser sur l'intimité familiale de chacun. L'inconfort personnel (et de couple) résultant de ce choix fut largement compensé, et par la richesse des matériaux ethnographiques recueillis dans l'intimité des foyers, et par la profondeur des liens amicaux tissés avec plusieurs groupes domestiques. Cela ne fut bien sûr pas étranger à l'orientation de mes recherches. Partager pendant de longues périodes l'intimité des foyers permet de comprendre, de l'intérieur, l'organisation de la vie familiale, ses tensions, ses équilibres, ses enjeux. On est à même de saisir sur quoi se fonde la solidarité familiale, en même temps que ce qui la menace. On comprend les rapports et les décalages entre discours et pratiques, en fonction notamment des places occupées au sein du groupe familial. On mesure les tensions pesant sur le lien intergénérationnel. Bref, on est bien placé pour suivre les trajectoires familiales.

C'est en travaillant ainsi sur l'histoire des familles que j'ai pu mesurer concrètement le poids de l'ethos de l'honneur (Bourdieu, 1972) jusque dans l'intimité des relations familiales et affectives. L'importance de « faire face », en toutes circonstances, c'est-à-dire de ne pas donner prise aux attaques des autres, ne serait-ce que sous forme de commentaires, contraint les individus, hommes comme femmes, à un contrôle permanent de leurs émotions, sentiments, gestes et paroles. Cela laisse peu de place à l'expression de leur

¹⁰ Aujourd'hui, les vallées sont beaucoup moins enclavées, la plupart des villages reliés à une route ou une piste, électrifiés ou en voie de l'être, et le développement d'un tourisme de trek a multiplié les possibilités de gîtes chez l'habitant et les infrastructures – ne serait-ce que des boutiques – pour accueillir les étrangers.

subjectivité ou de leur « moi intime ». Celle-ci passe par d'autres voies : par la voie de la poésie ou du chant comme l'ont bien montré Lila Abu Lughod (2008) ou Tassadit Yacine (1988), par celle de la danse et du langage du corps, des sens, soit dans un cadre extrêmement codifié¹¹.

On est en présence de deux discours : un discours lié à l'idéologie de l'honneur, prégnant dans la vie quotidienne, qui parle le langage de l'autonomie, de la respectabilité, de la responsabilité, de la pudeur ; un discours lié à l'expression de l'intimité, tout aussi codifié, mais qui fait toute sa place aux sentiments, aux émotions, à la manifestation de la fragilité – et non plus de la fierté – des individus. L'expression des sentiments personnels menace le jeu de l'honneur et risque de conduire au désordre car les sentiments sont puissants, ils submergent les individus qui perdent la maîtrise d'eux-mêmes.

Dans ce contexte, ma position d'observatrice, extérieure à la société locale bien que partageant pour un temps la vie quotidienne de certains de ses membres, m'a permis de tenir auprès de quelques informateurs privilégiés le rôle de « confidente ». Et c'est de nouveau auprès d'hommes que ce rôle a été le plus fort, s'avérant d'ailleurs un très riche moyen heuristique de connaissance.

J'aurais pu m'attendre, au contraire, à un renversement de la situation. Travaillant cette fois sur un sujet beaucoup moins connoté masculin que celui du territoire et de la gestion des espaces collectifs, recueillant la parole des individus sur leur propre histoire et celle de leur famille, observant, jour après jour, l'intimité des foyers, espace toujours décrit comme féminin, j'aurais pu m'attendre à me rapprocher de l'univers féminin. Ce fut en partie le cas, mais seulement en partie ! Les femmes, en effet, sont réputées connaître l'histoire des événements familiaux : les naissances, les

¹¹ Le développement récent de l'anthropologie sensorielle et des affects promet de nouvelles perspectives à ce propos. Marie-Luce Gélard (2003), qui travaille sur une société saharienne du Sud marocain, défend l'idée qu'hommes et femmes, bien qu'évoluant dans des univers séparés, communiquent entre eux bien davantage qu'on ne le dit. Cette communication passe par le langage du corps et des sens (la gestuelle, les parfums...).

alliances, les décès, les prénoms des enfants, les « divorces » ou séparations, bref, toutes ces « choses de la vie » comme on dit de manière pudique ou euphémisante. Combien de fois, travaillant avec des informateurs masculins sur ces questions, me suis-je entendue répondre : « Ah, ça, on va demander à Fatima (ou à Touda...), elle saura ça », ou encore : « Cette question, il faut la poser aux femmes, elles te diront, elles, elles savent ces choses, moi je ne me souviens pas. » Il était évident pour tout le monde que ces « histoires de famille » sont marquées du sceau du féminin.

Aussi les femmes ont-elles été des informatrices de premier ordre à ce propos. Pour autant, jamais elles n'ont été au-delà de ce rôle. Dans l'ensemble, si elles ont répondu avec précision à mes questions, elles n'ont guère livré de commentaires personnels ou d'analyses explicitant les faits bruts. Encore moins se sont-elles épanchées ou confiées.

Je me suis souvent demandée pourquoi. Est-ce moi qui n'ai pas su les mettre en confiance ? Leur savoir est-il fragmentaire ? Sont-elles dans l'incapacité de construire un discours en leur propre nom, depuis leur propre position ? Se censurent-elles, de manière consciente ou inconsciente, et pour différentes raisons (protéger leur honneur et celui du foyer, donc donner le moins prise aux commentaires et commérages ; du fait de la norme patrilinéaire et patrilocale qui leur confère une position « d'extériorité » dans l'histoire des lignées) ? Leurs multiples tâches quotidiennes ne leur laissent-elles que peu de moments de répit, voire pas du tout, pour se poser et bavarder tranquillement ? Ou encore ma proximité avec le monde masculin m'a-t-elle éloignée du monde féminin ? Sans doute tous ces facteurs ont-ils joué.

Malgré leur accueil chaleureux, malgré l'observation, voire le partage de leurs activités quotidiennes, les femmes ne se sont pas ou peu prêtées au jeu de l'enquête. Elles s'abritaient derrière leurs rires, elles faisaient diversion par leurs moqueries, elles se réfugiaient dans leurs occupations, au milieu d'une ribambelle

d'enfants¹². J'observais leurs gestes, mais je ne recueillais guère leurs paroles. Sans doute parce que les femmes sont, au sens propre, en dehors du discours, parce qu'au fond, les hommes disent, les femmes font...

Loin de nous l'idée que les femmes n'ont pas de pouvoirs. Elles en ont en réalité beaucoup plus qu'on ne le remarque au premier abord comme le soulignent désormais les chercheurs à propos de bien des sociétés. Mais précisément parce qu'elles sont dans le faire, non dans le dire, il est difficile de les faire parler. Par exemple, ce sont elles qui font les alliances matrimoniales, bien plus que les hommes et nonobstant ce que ceux-ci en disent. Souvent, les hommes prennent des décisions en réalité initiées par les femmes. Aussi bien pour leurs fils qui sont amenés à introduire une étrangère à la maison, que pour leurs filles qui sont demandées en mariage, le rôle des mères est décisif dans le choix du conjoint et donc dans la réussite des alliances. Elles déploient parfois des stratégies redoutables pour parvenir à leurs fins et, ce faisant, pour asseoir leur position au sein de la lignée. Autre exemple : les pouvoirs magiques des femmes, particulièrement redoutés des hommes, aujourd'hui encore.

C'est donc toujours principalement avec les hommes que j'ai poursuivi mes recherches. Les relations et complicités que j'ai pu nouer avec certains d'entre eux ont été particulièrement fortes. Retraçant l'histoire de leur famille, témoignant de leur propre parcours individuel, réfléchissant avec moi aux difficultés rencontrées, aux tensions inhérentes au lien intergénérationnel – entre passé, présent et futur, entre individuel et collectif, entre naissance et mort –, ils se sont laissés aller aux confidences. Ils ne m'ont pas simplement divulgué des bribes de leur vie, des étapes de

¹² Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur ces comportements typiquement féminins qui font dire aux hommes que les femmes sont, comme les jeunes et les enfants, « irresponsables ». Et qui sont parfois terriblement énervants pour l'anthropologue comme en témoignent ces quelques lignes relevées dans l'un de mes carnets de terrain : « Soyez sérieuses ! J'essaie de réfléchir avec vous et tout ce que vous faites c'est de vous marrer comme deux adolescentes prises de fou rire ! »

leur enfance et de leur jeunesse enfouies au plus profond d'eux-mêmes. Ils m'ont, selon leurs dires, parlé comme jamais ils n'ont parlé à personne, me dévoilant leurs sentiments et émotions, me révélant des détails de leur intimité, me laissant entrevoir leur fragilité.

Je me souviens notamment d'une soirée particulièrement émouvante où, à la lueur de la lampe à pétrole, au milieu des allées et venues des autres membres du foyer, des discussions et rires des femmes et enfants s'échappant de la cuisine, Omar – appelons-le ainsi – m'a raconté sa nuit de nocce. Il n'avait pas choisi d'épouser Aïcha et, en réalité, il était secrètement amoureux d'une autre femme rencontrée en ville. Mais il était très jeune encore et n'avait pas osé braver la volonté de ses parents de le marier à Aïcha à qui il n'avait rien à reprocher : « Qu'est-ce que je pouvais dire ? On connaissait sa famille et je savais qu'elle était respectable [...] Mais voilà, la nuit du mariage, tu comprends, je pensais à l'autre femme et je n'ai pas réussi à approcher Aïcha » ; et alors ? « Alors c'est Brahim qui m'a aidé : on a égorgé un poulet pour mettre du sang sur le drap ; de toute façon je savais qu'elle était vierge ! »

Aucun des hommes qui m'ont raconté leur nuit de nocces n'a, cette nuit-là, « consommé » le mariage. C'était pour eux la première fois et ils étaient aussi stressés que leur jeune épouse qu'ils connaissaient à peine. Fort heureusement, dans pareil cas, un certain nombre d'explications et de subterfuges sont à leur disposition : « C'est un cousin qui s'est coupé le doigt pour la tâche de sang » ; « C'est une tante qui voulait que je me marie avec sa fille, une cousine, alors elle a fait quelque chose comme de la magie et j'étais noué, je ne pouvais rien faire ». Le plus important, dans l'affaire, est de pouvoir exhiber le drap tâché de sang, preuve de la consommation du mariage et de la virginité de l'épouse, donc de l'honneur des deux familles. Car il s'agit de « faire face », en toutes circonstances !

Tassadit Yacine (1992, 2006) a décrit les peurs de la nuit de nocces et des jours suivants chez les jeunes époux qui ignorent tout des femmes. Elle analyse bien la pression qui s'exerce sur les hommes et la violence d'avoir à faire preuve de leur virilité – donc

d'être à la hauteur de leur représentation – dans cette épreuve qui constitue un véritable « test de virilité publiquement attesté », ici par l'exhibition du drap tâché de sang. En me révélant leur fragilité – leur humanité au fond – c'est de cette violence dont les hommes m'ont parlé...

Comment interpréter ce rôle de confidente tenu auprès de quelques hommes ? Ce n'est ni à l'homme ni à la femme qu'ils s'adressaient en premier lieu, mais à l'étrangère, ne partageant pas les mêmes codes sociaux, en l'occurrence les mêmes codes moraux, donc non « prise » dans le jeu des jugements moraux qui font et défont les réputations. Ils pouvaient donc se permettre de me confier leurs sentiments, de me faire part de leurs doutes, d'avouer leurs faiblesses. J'ai certainement tenu là, toutes proportions gardées, un rôle comparable à celui du psychanalyste dans la cure analytique. Plusieurs m'ont d'ailleurs explicitement demandé de garder pour moi ce qu'ils me révélaient, insistant sur le fait que leurs proches (frères, sœurs, femme, mère...) ignoraient tout de cela.

Les hommes, et ce d'autant plus qu'ils occupent des positions sociales élevées, sont contraints de se conformer à des discours normatifs, stéréotypés, conformes à l'idéologie dominante et qui masquent la réalité des relations sociales. Ils s'abritent derrière ces discours pour dissimuler des situations embarrassantes, voire humiliantes pour eux. À cet égard, tout ce qui touche de près ou de loin aux sentiments amoureux, à la sexualité, est dangereux parce que susceptible de les entraîner vers des débordements incontrôlables, menaçant leur autorité. On ne dit jamais qu'un homme est amoureux ; on dit que c'est une femme qui l'a envoûté ou ensorcelé par ses pratiques magiques, d'où le fait qu'il ne se contrôle plus, qu'il n'est plus maître de lui-même, qu'il perd la tête. Les hommes d'honneur, littéralement les « grands », ceux qui ont le plus à préserver et à défendre leur capital « honneur », qui sont respectables parce que responsables, sont dans une position complexe, difficile à tenir. Ils doivent en permanence se contrôler et contrôler leur parole. La pression qui s'exerce sur eux est d'autant plus forte qu'ils ont dû, pour en arriver là, prendre le dessus sur leurs rivaux

qui ne manquent pas de les prendre à défaut à la moindre occasion. Leurs faiblesses, leurs failles, leurs fragilités, ils les taisent, y compris et surtout vis-à-vis de leurs proches. On n'insiste pas assez sur la solitude des hommes d'honneur qui, autant par leur comportement que par celui de leur entourage qui les protège, ont tendance à s'isoler, voire à se couper des leurs. Pour qu'ils « lâchent prise », il faut donc une écoute attentive, bienveillante, confiante et qui émane, surtout, d'une personne extérieure, « hors jeu » en quelque sorte. C'est cette place que j'ai, un temps, occupé auprès de certains.

Conclusion

L'idée que le sexe de l'ethnologue est déterminant, à la fois dans la possibilité de réaliser certaines enquêtes et dans l'inclination spontanée qui porterait le chercheur vers des sujets et des univers en rapport avec son sexe – idée que l'on peut encore lire dans l'abondante littérature consacrée à la relation entre l'anthropologue et son terrain – semble beaucoup trop réductrice. Au terme de ces quelques pages faisant retour sur ma propre expérience du terrain, il apparaît que la relation (je veux dire le lien et non le récit) ethnographique est riche de bien des possibilités et qu'elle se joue sur des registres variés, débordant largement la question du sexe de l'enquêteur.

Le concept de genre ou sexe social, qui va bien au-delà du seul ordre sexuel, est-il à même de rendre compte de l'ensemble de ces potentialités ? Oui, si l'on admet, d'une part, que l'ensemble de l'espace social est traversé par des logiques « genrées » et, d'autre part, que la catégorie genre va bien au-delà de la seule dichotomie homme/femme. Soit donc à condition de reconnaître, comme Mauss nous y invitait, que la dualité des sexes n'est pas tant le symbolisé que le symbolisant, mais aussi à condition de faire une place aux positions neutres, non sexuées, c'est-à-dire à condition de reconnaître la polysémie du genre.

Bien des données ethnographiques témoignent du fait que les relations entre sexes sont modulées par l'ensemble des hiérarchies

sociales. Par exemple, une femme de statut social élevé peut être en position dominante vis-à-vis d'hommes qui sont de condition inférieure ou bien qui sont à son service ou dans la dépendance de son mari ou de son lignage. De sorte que la coupure statutaire relativise la coupure sexuelle. En tenant compte ainsi de l'ensemble des rapports et hiérarchies (entre sexes, entre générations, entre aînés et cadets, entre alliés, entre autochtones et étrangers, entre libres et captifs ou autonomes et dépendants, etc.), qui se combinent entre eux, on se rend compte que l'éventail des possibles est vaste et que les positions et statuts sociaux sont relatifs, fluides, dynamiques, et non figés. Ou, pour reprendre une idée largement illustrée dans la littérature anthropologique – cf. entre autres les travaux de Strathern (1988), d'Alès et Barraud (2001) – et que reprend Théry dans ses derniers ouvrages (2007 & 2008) : le moi est toujours pluriel, la personne toujours relationnelle, l'identité toujours relative, bref, les individus n'ont d'existence que par la relation qui les unit – ou qui les sépare.

Or, si les identités ne sont pas stables, les acteurs peuvent en jouer, aussi bien les autochtones que l'anthropologue, étranger à la société qu'il étudie. C'est dans la distance – irréductible – nécessaire à l'élaboration de la relation (ou lien) ethnographique que peut être mené l'effort de traduction des différences culturelles propre à l'anthropologie. Ne pas être d'ici permet bien des assignations possibles, des places, des projections, des imaginaires, des stratégies, tant de la part des informateurs et des membres du groupe étudié que du chercheur.

Avec du recul, il m'apparaît qu'en fonction des contextes et des situations d'enquêtes, j'ai pu jouer de différents statuts, endosser alternativement différentes positions ou places : la place du lettré, de la Française, de l'étrangère, soit d'une personne instruite, « moderne » aux yeux de ceux qui souhaitent se moderniser, « émancipée » aux yeux de celles qui souhaitent s'émanciper, mais aussi la place de la confidente, de l'amie, et encore la place de la parente (sœur, fille, tante, cousine selon les cas)... Soit des positions et statuts tantôt masculins, tantôt féminins, tantôt mixtes ou bien neutres, asexués. Car ce n'est pas toujours le

sexe qui prime, celui-ci peut être indifférent, l'âge ou le statut prenant le relais par exemple. Au fond, jamais je n'ai été qu'une femme !

Un anthropologue homme peut-il, de la même façon, jouer sur l'ensemble des registres possibles ? Un homme, fut-il étranger, ne pénètre pas seul dans les cuisines, par exemple, et il serait tout à fait impossible qu'il assiste à certains événements ou rituels féminins. Il ne faut bien sûr pas généraliser à l'ensemble des sociétés ce qui est spécifique à l'une d'entre elle. En outre, des exceptions sont sans doute envisageables ; une longue intimité avec la société locale favorise incontestablement le franchissement des frontières de genre. Cependant, il me semble que le fait d'être femme présente d'emblée des avantages.

Les femmes, peut-être parce qu'elles apparaissent, d'une manière générale, comme moins prises dans les jeux et enjeux du pouvoir, parce qu'elles sont moins perçues comme des concurrentes ou rivales, parce que les attributs de la féminité tendent à être moins valorisés que ceux de la virilité, sont plus aptes à occuper des positions mixtes ou bisexuées que les hommes. Elles peuvent davantage jouer de leur « invisibilité » sociale, ce qui leur procure bien des avantages dans l'accès à l'information.

Un anthropologue homme enquêtant essentiellement parmi les femmes ne serait pas pris au sérieux, ni par les hommes, ni par les femmes, et serait en sus une menace pour l'honneur des familles. Tandis qu'une anthropologue femme ne se dévalorise pas en enquêtant parmi les hommes et ne menace pas *a priori* l'honneur du groupe. Hommes et femmes ne sont pas dans des positions équivalentes. Au point que l'on peut légitimement – et sans aucun doute ironiquement – s'interroger : si une femme peut être construite en tant qu'homme, mais si en revanche un homme ne peut pas l'être en tant que femme, sachant que l'anthropologie se veut une approche totale, holiste, des sociétés et cultures, comment peut-on être anthropologue masculin ?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABU-LUGHOD L., 2008. *Sentiments voilés*. Paris, Empêcheurs de penser en rond.
- ALES C., BARRAUD C. (dir.), 2001. *Sexe relatif ou sexe absolu ? De la distinction de sexe dans les sociétés*. Paris, MSH.
- BOURDIEU P., 1972. *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de Trois études d'ethnologie kabyle*. Paris, le Seuil.
- GÉLARD M.-L., 2003. *Le pilier de la tente. Rituels et représentations de l'honneur chez les Aït Khebbach (Tafilalt)*. Paris, MSH.
- GÉLARD M.-L., 2010. « De la perception sensorielle d'autrui dans le sud marocain (Tafilalt, Aït Atta) », *Communications*, 86 : 175-252.
- KILANI M., 1992. *La construction de la mémoire. Le lignage et la société dans l'oasis d'El Ksar*. Genève, Labor et Fides.
- LECESTRE-ROLLIER B., 1986. « L'espace collectif et les conflits chez les ayt Bou-Guemez du Haut Atlas central (Maroc) », *Techniques et Culture*, 7 : 95-111.
- LECESTRE-ROLLIER B., 2006. « La gestion de l'eau : une question d'identité. Le cas des vallées du Haut Atlas marocain », in *Actes du 4^e séminaire International et Interdisciplinaire, PCSI. Montpellier*.
- LECESTRE-ROLLIER B., 2009. « Gestion coutumière de l'eau et modernité », *Revue des Arts de l'Oralité*, 2 : 7-14.
- MAUSS M., 1981. « La cohésion sociale dans les sociétés polysegmentaires », *Œuvres, III*. Paris, Minuit.
- MEAD M., 1971. *L'un et l'autre sexe*. Paris, Denoël/Gonthier.
- RABINOW P., 1988. *Un ethnologue au Maroc, Réflexions sur une enquête de terrain*. Paris, Hachette.
- STRATHERN M., 1988. *The Gender of the Gift*. University of California Press.
- TASSADIT Y., 1988. *L'izli ou l'amour chanté en kabyle*. Paris, MSH.

TASSADIT Y., 1992. « Anthropologie de la peur : l'exemple des rapports hommes/femmes », in *Amours phantasmes et sociétés en Afrique du Nord et au Sahara*. Paris, L'Harmattan.

TASSADIT Y.-T., 2006. *Si tu m'aimes, guéris-moi. Études d'ethnologie des affects en Kabylie*. Paris, MSH.

THÉRY I., 2007. *La distinction de sexe. Une nouvelle approche de l'égalité*. Paris, Odile Jacob.

THÉRY I., BONNEMÈRE P., 2008. *Ce que le genre fait aux personnes*. Paris, EHESS.

Résumé

Les réflexions sur la production sexuée du savoir ont mis l'accent sur le biais androcentré qui trop souvent préside au recueil et à l'analyse des faits. Mais au-delà de ce constat global, il faut affiner les analyses. L'exemple de ma propre expérience de terrain, dans les vallées du Haut Atlas marocain, montre que l'anthropologue, quel que soit son sexe, peut jouer, non pas tant de son statut masculin ou féminin que des attributs locaux de la masculinité et de la féminité, pour avoir accès à l'information. L'essentiel n'est donc pas tant le sexe de l'enquêteur que le point de vue, décentré, qu'il peut avoir en jouant sur différents registres.

Mots-clefs : Maroc, terrain, relation ethnographique, sexe et genre.

Summary

Male and Female: Reflections on Fieldwork in Morocco

Reflections on the gendered production of knowledge have emphasised the androcentric bias that has too often governed the collection and analysis of facts. This general conclusion needs, however, to be nuanced. The example of my own fieldwork experience, in the valleys of the High Atlas region of Morocco, shows that the anthropologist (whether a man or a woman) can use the local attributes of masculinity and femininity, more than their masculine or feminine status, to gain access to information. What is important is not so much the sex of the investigator as the decentred perspective they can have by using different registers.

Key-words: Morocco, fieldwork, ethnographic relationship, sex and gender.